

I

En 2014 et 2015, la presse et les médias français — européens dans une moindre mesure — ont commémoré le déclenchement de la première guerre mondiale, la première, en effet, à mériter ce nom. On a présenté et analysé les causes de ce conflit dévastateur et si coûteux en vies humaines, souvent pour les déplorer et stigmatiser l’aveuglement des chefs d’État et de gouvernement de l’époque. Devenue une énorme puissance industrielle au cœur de l’Europe, l’Allemagne impériale, se trouvant trop à l’étroit, entendait soumettre le continent à son hégémonie et s’emparer des marchés et des colonies de la France et de la Grande-Bretagne qui régnaient à elles deux sur tous les continents. L’Allemagne ne tarda pas à se heurter aux intérêts vitaux des États-Unis d’Amérique, ce qui amena les troupes américaines à débarquer pour la première fois en France... Une

telle guerre mondiale avec des millions de morts et des destructions probablement jamais vues dans l'Histoire... Parallèlement, et sans qu'ils ne fassent jamais le lien avec le passé, les journalistes, idéologues et autres publicistes s'exprimant dans la presse et à la télévision ont montré une extraordinaire agressivité envers la Fédération de Russie. Et il est apparu d'une manière frappante que, tandis qu'on dissertait savamment sur les mécaniques mortifères du déclenchement de la guerre de 14-18, on enflammait les esprits et on leur désignait un nouvel ennemi à frapper : le Russe. Ainsi, pour les idéologues atlantistes français et occidentaux, à un siècle de distance, Vladimir Vladimirovitch Poutine succédait à Guillaume II dans la détestation universelle. Alors que l'on s'approche de la commémoration de la fin de la guerre de 14-18, que l'on resserre la vieille alliance entre la France, le Royaume-Uni et le Canada en célébrant le souvenir des batailles meurtrières de la Somme, tant qu'à faire on aurait pu rappeler aussi l'ancienne alliance franco-russe (avec Alexandre III, 1892), mais ce n'est pas tendance, la vague russophobe ne cesse de grandir et l'on se dit que si cela continue ainsi, elle submergera tout. Le risque d'embrasement général apparaît tellement évident qu'il est impossible à présent de continuer à se taire, car devant cette situation, comme le disait Unamuno, « se taire est mentir »

Après deux conflagrations mondiales, les guerres d'essence coloniale en Indochine et au

Vietnam, en Afrique et en Amérique latine, les tentatives d'invasion de l'île de Cuba par les États-Unis et le déclenchement d'une III^e guerre mondiale qui faillit avoir lieu en 1962 lorsque États-Unis et URSS se défièrent et faillirent en venir aux mains jusqu'à ce que l'URSS retire ses missiles de Cuba, constater que de son vivant on s'apprête à connaître un conflit nucléaire d'une portée si dévastatrice que l'espèce humaine en sera pratiquement anéantie, mais que nos dirigeants continuent à parader et à pérorer, poussant par leurs rodomontades les peuples à l'anéantissement, m'ordonne, à un âge pourtant avancé, une dernière révolte. Se résigner à l'inacceptable parce qu'il serait désormais impossible de s'y opposer équivaudrait pour moi à un suicide moral. J'en suis conscient : quand il vient un temps où l'on s'appuie, pour répondre aux insanités de notre époque, sur la pensée de Charles Péguy, mais à propos d'un tout autre sujet, Péguy, ne l'oublions pas, élevé dans l'esprit de la Revanche ayant été un belliciste acharné, c'est que la situation commence à devenir désespérée. Alors le seul parti à prendre est celui de la vérité. Péguy, dans la première décennie du XX^e siècle, donc, répétons-le, bien avant 14-18, en était arrivé à écrire, lorsque précisément on tentait de l'empêcher de parler : « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposé depuis vingt mois, et non pas seulement pour les questions de

doctrine et de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action. » Si tout est presque perdu, il n'y a plus rien à ménager. Brûlons joyeusement nos vaisseaux. (N.B. : Je ne me prends pas pour Péguy. Pour Bernanos non plus, du reste.)

2014, 2015, 2016... Ces trois dernières années, la situation est devenue monstrueusement alarmante. Les frictions se sont multipliées en Ukraine, en Syrie, en Irak, en Turquie, en mer de Chine, en Corée ou aux frontières du Pakistan et de l'Inde. Mais les signes avant-coureurs les plus inquiétants se sont manifestés, pour nous Européens, aux confins des mondes russe et euro-atlantique, là où ils se touchent sans se rejoindre. Depuis un an surtout, un cri de haine fuse quotidiennement et plusieurs fois par jour dans les médias occidentaux (presse, télévision, radios, réseaux sociaux). Ce cri, puissamment répétitif, qui franchit les fuseaux horaires, est composé de deux syllabes et se réduit au nom du président de la Fédération de Russie : Poutine. Poutine ! Poutine ! Poutine ! Cela s'entend comme un tocsin qui résonne de Washington à Paris, de Londres à Varsovie, et qui nous revient toujours, obsédant, taraudant. Il nous vrille le tympan. Certains n'en dorment plus, je pense. Et ils le répètent sur tous les tons. Litvinenko, un espion russe passé au service du Royaume-Uni — un traître donc, pour la Russie ; un homme « à nous » pour l'Occident — meurt empoisonné au polonium ? C'est Poutine ! Un oligarque russe — Berezowski — se pend à

Londres ? C'est Poutine ! Un homme politique néolibéral russe — Boris Nemtsov, ancien ministre d'Eltsine et responsable des privatisations qui ont enrichi les oligarques — est assassiné non loin des murailles du Kremlin ? C'est encore Poutine ! Le Tupolev transportant une partie de l'élite politique polonaise s'écrase en 2010 en Russie ? Bon sang, c'est Poutine ! Un avion de ligne transportant des passagers hollandais est abattu au-dessus de l'Ukraine ? C'est Poutine ! La guerre reprend en Ukraine ? Des bombes explosent à Moscou et à Saint-Pétersbourg ? C'est Poutine ! Un ancien député communiste russe est liquidé à Kiev ? C'est toujours Poutine ! Il a fait froid cet hiver ? C'est Poutine ! Chaud en août ? Ce sera Poutine ! Un terroriste islamique tue un policier français sur les Champs-Élysées, au soir du 20 avril 2017 ? Poutine, vous dis-je. Ah ! et puis, j'oubliais : Poutine veut s'emparer de l'Arctique, etc. Un spectre hante le monde occidental : Poutine ! Cette année 2016 qui vient de s'écouler et en ce printemps 2017, on n'a jamais autant vomé le nom du président russe depuis les Jeux olympiques d'hiver de Sotchi et la guerre avec la Géorgie, perdue par ce petit pays du Caucase qui s'était lancé stupidement dans une aventure militaire désespérée, en comptant sur le soutien de ses mentors occidentaux. Le conflit était gelé, et Saakatchvili a tenté de le réchauffer à sa manière, par une guerre qui aurait pu mettre le feu à l'Europe. La Russie n'a pas cané : elle a repoussé les envahisseurs géorgiens et a maintenu

la paix en Europe en essayant de faire comprendre aux puissances européennes dirigées par la France — présidente en exercice de l'Union européenne à cette époque — et aux États-Unis que ces petits jeux devaient cesser.

Cependant, la leçon n'a pas profité à l'Occident qui a continué son travail de sape. Avant 2008, une révolution dite de couleur avait tenté d'amener au pouvoir à Kiev de fougueux occidentalistes soutenus par l'Allemagne et les États-Unis. D'où l'élection à la présidence du pro-occidental Victor Ioutchenko, qui prit pour adjointe la blonde Ioulia Timochenko. À l'issue de cette mandature qui avait connu des sommets de corruption, le pro-Russe Ianoukovitch fut réélu. En 2014, c'est le coup d'État que l'on connaît désormais sous le nom de « Révolution de Maidan ». Depuis, la situation ne s'est pas améliorée, bien au contraire. Dix mille morts, le Donbass dévasté, voici le résultat de trois ans d'interventionnisme occidental en Ukraine, par services secrets et fascistes ukrainiens interposés. Bien sûr, on affirmera à l'Ouest que c'est la faute à Poutine, pour ne pas changer, niant les provocations du nouveau régime ukrainien, par exemple l'interdiction de la langue russe en Ukraine alors qu'elle est parlée dans tout l'est du pays et du nord au sud. Et que, du reste, ces deux langues sont cousines, sinon jumelles, et qu'elles s'écrivent en caractères cyrilliques. Qu'elles possèdent les mêmes écrivains universellement admirés...